

**Zeitschrift:** Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

**Herausgeber:** Alliance de Sociétés Féminines Suisses

**Band:** 82 (1994)

**Heft:** 3

**Artikel:** Curriculum sans faille

**Autor:** Lamunière, Inès / Klein, Sylviane

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-286780>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# Curriculum sans faille

*Inès Lamunière est la première femme professeure extraordinaire au Département d'architecture de l'EPFL. Un engagement qui ne supporte aucun détour.*

«**L**e fait de ne pas avoir d'enfants ne se pose pas en termes de choix douloureux. En m'engageant sur la voie que j'ai choisie, je n'ai jamais eu l'impression de faire des sacrifices.» Si Inès Lamunière n'a pas d'enfants, c'est peut-être ce qui lui permet d'être aujourd'hui, à 39 ans, la première et seule femme professeure extraordinaire au Département d'architecture de l'EPFL. Nommée en octobre dernier, elle est la seconde femme à obtenir un tel poste, pour l'ensemble des départements de l'Ecole polytechnique de Lausanne. Après l'obtention de son diplôme d'architecture en 1980, elle part à Zurich. Elle est assistante à l'Ecole polytechnique fédérale de 1983 à 1988 où elle devient professeure assistante de 1990 à 1993, avant de postuler à Lausanne.

«*La progression des femmes en section architecture s'explique par l'engouement qu'ont connu les sections d'architecture et d'histoire depuis les années 80. Mais, ajoute Inès Lamunière non sans une certaine ironie, la perte de l'aura que connaissait autrefois cette profession a certainement contribué à ne plus être le privilège des hommes!*»

Rares pourtant sont les femmes qui poursuivent une carrière dans cette direction. D'une part, parce qu'une bonne moitié des diplômées se tournent vers des voies parallèles. D'autre part, parce que ce n'est pas un métier qui se pratique facilement à temps partiel. «*Dans cette profession, un tant soit peu d'ambition demande un engagement intense, explique Inès Lamunière. On ne peut que difficilement suivre à mi-temps un chantier ou un projet, même en étant associé. Les clients aiment avoir toujours le même répondant, et il faut être disponible à toute heure de la journée. A moins d'être hyper-organisées – mais je n'en connais pas beaucoup – les femmes qui cumulent une vie professionnelle et une vie familiale ne pratiquent pas au maximum de leurs compétences. C'est-à-dire que, dans la majorité des cas, elles n'effectuent pas un travail qui corresponde à leur niveau de formation. Il est aujourd'hui indispensable de rester à la pointe des nouvelles techniques, ce que ne peuvent malheureusement pas toujours faire celles qui travaillent à temps partiel. Quant à celles qui abandonnent durant quelques années, elles se retrouvent trop vite déphasées par rapport à des techniques de construction ou d'informatique qui évoluent très rapide-*



**Inès Lamunière: en Suisse romande, la lutte de classe passe avant la lutte de sexe.**

(Photo Gérald Friedli)

*ment. Et pour lesquelles la formation continue est possible, mais malheureusement peu encouragée.»*

Comme solution à ces questions, beaucoup de femmes se tournent vers l'assistantat qui offre en majorité des postes à 50%. Cela leur permet de concilier recherche, enseignement et pratique privée et surtout, de pouvoir pondérer leurs choix en se gardant des portes ouvertes.

Suite aux directives du Conseil fédéral et du Département fédéral de l'Intérieur, l'EPFL a établi un programme d'action 1993-1996 afin d'augmenter le nombre de femmes diplômantes, doctorantes et professeures. Des mesures concrètes ont été prises pour améliorer la situation actuelle (voir FS janvier 1994).

Mais la quasi-absence des femmes au niveau professoral n'a pas seulement son origine dans l'organisation spécifique de l'EPFL. Le problème essentiel, comme pour toute autre profession, est lié avant tout à l'organisation sociale de notre société. Les structures ne sont pas adaptées au travail féminin. Nous l'avons vu, peu de femmes architectes, 10 ou 15 ans après leur diplôme, ont un engagement qui leur ouvrira les portes du professorat. De sorte qu'aujourd'hui, dans toute la Suisse, il n'y a qu'une vingtaine de candidates potentielles à un poste de professeure avec le curriculum adéquat. Et malheureusement, elles n'y tiennent pas toujours. «*Difficile de les convaincre d'abandonner une partie de leur vie privée pour vivre à deux cent*



*l'heure, rester à la pointe de la profession et enseigner par-dessus le marché», affirme Inès Lamunière qui a tenté en vain d'en convaincre plus d'une.*

Féministe, Inès Lamunière l'est certainement. Preuve en est l'orthographe de son titre sur sa carte de visite. Mais elle tient à se distancer des positions très radicales de certains lobbies féminins. *«Je pense qu'il y a d'abord des inégalités sociales à résoudre, ensuite des inégalités entre hommes et femmes. Comment expliquer qu'il n'y ait pas de lobbies féminins en architecture en Suisse romande, si ce n'est par le fait que dans les pays à culture française où italienne la lutte de classe passe avant la lutte de sexe. Ce qui n'est pas le cas en Allemagne ou en Suisse alémanique ou les groupes féministes sont bien plus engagés. Je comprends que des femmes ressentent le besoin de créer des lobbies, mais j'en ressens une grande tristesse. On se croirait dans un groupe d'handicapés. Comme si les femmes se situaient dans une minorité et recherchaient la meilleure manière de s'intégrer. Mais, bon sang, les femmes sont une majorité!»*

Inès Lamunière ne croit pas non plus à des différences entre une manière féminine ou masculine d'aborder l'architecture ou l'urbanisme. *«Il n'y a que de bons ou de mauvais architectes. Les bons architectes sont aussi attentifs que les femmes aux besoins des gens, jeunes ou vieux, malades ou en bonne santé, étudiants ou ouvriers. On doit être sensible à l'esthétique aussi bien qu'à l'aspect économique ou technique, que l'on soit homme ou femme. Je plaide pour le travail en groupe. Il permet de traiter un même projet avec plusieurs paires d'yeux.»*

Et Inès Lamunière de relever l'évolution qui se fait aussi chez les hommes. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus nombreux à être attentifs à la qualité de la vie.

Sylviane Klein

## Le patron s'appelle Marion



**Marion Boband, 42 ans, 3 enfants.**

(sk) – Lorsque, diplômée toute fraîche de l'EPFL, Marion Boband arrive sur son premier chantier, une petite église classée monument historique, elle n'avait que 24 ans. Elle y trouve un jour le maçon piquant des joints de molasse avec un outil inapproprié. Une remarque est inévitable. Sans un mot, le gars la regarde, change de chaussures et quitte le chantier. Toute la nuit, Marion rumine sur les difficultés d'être femme dans ce milieu. Le lendemain, retour sur le chantier en compagnie du patron, un homme d'une soixantaine d'années. Même remarque, du patron cette fois. Même scénario. Le maçon enlève ses chaussures et quitte les lieux.

Cette leçon est encore gravée dans sa mémoire. Depuis elle n'a jamais connu de difficultés sur les chantiers.

A-t-elle dans sa pratique quotidienne une vision différente de celle de ses collègues? *«Avec l'âge, je ne peux pas faire abstraction dans un projet de ma vie familiale. Il y a une dimension humaine qui est certainement plus grande que chez des collaborateurs masculins. Je pense aux petits qui ne peuvent pas marcher, aux plus âgés qui ont de la peine à se mouvoir. Dans l'aménagement d'un appartement ou d'une maison, dans le revêtement du sol, je tiens compte de mon expérience personnelle. Je m'occupe en ce moment de l'aménagement extérieur d'un immeuble où se trouvent des personnes âgées. J'y ai fait mettre des plantes qui leur permettent à l'odeur ou à la vue de savoir en quelle saison l'on est, qui évoquent des souvenirs...»*

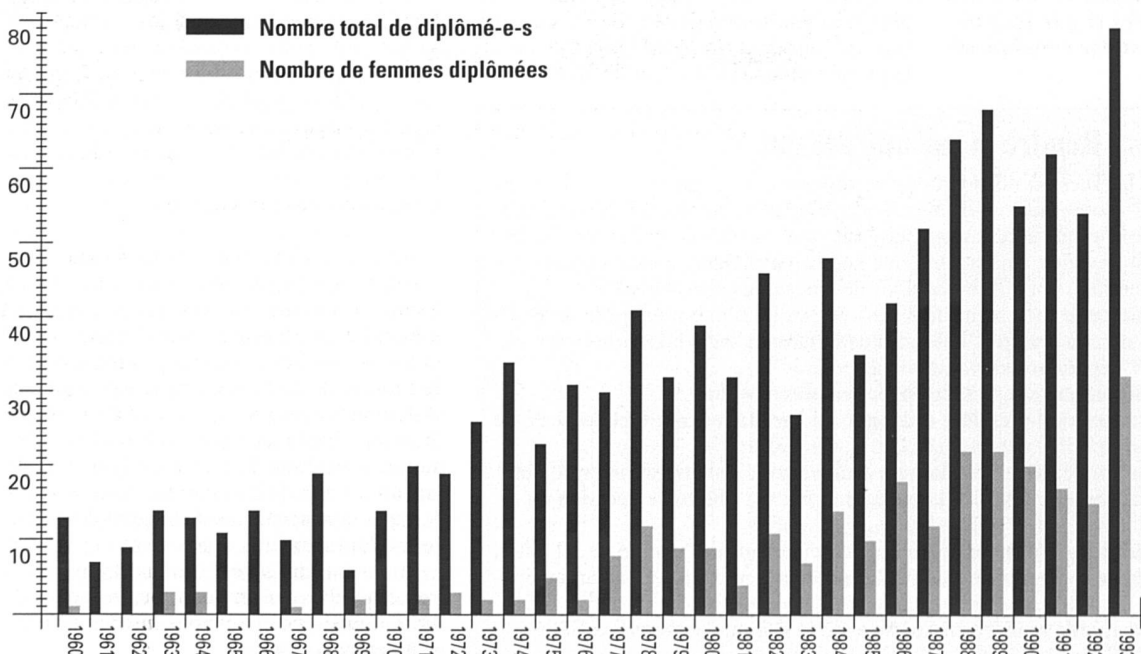
A la différence de la plupart des hommes, elle ne résout pas les problèmes en termes de rapports de force, mais par la discussion et la persuasion en cas de conflits, par le compliment et les remerciements lorsque le travail est bien fait. Le respect des gens est important.

Le souvenir de ses études lui est pénible.

Lorsqu'elle a suivi les cours d'architecture de l'Ecole polytechnique de Lausanne, au début des années septante, il y avait dans sa section 70 étudiants. Elles étaient 15 filles. A la distribution des diplômes, il ne restait que 2 filles et 30 garçons. L'attitude des professeurs la révoltait. Les étudiantes étaient souvent suspectées de ne pas être l'auteure de leur projet.

Marion Boband est passionnée par son travail. En compagnie de son associé et ami, elle s'est spécialisée dans la rénovation de monuments historiques, et l'Etat lui confie volontiers des projets. Mais elle sait que pour l'instant elle ne peut songer à faire carrière. Avec trois enfants – des jumeaux de 9 ans et un garçon de 3 ans – elle ne peut travailler à temps complet. Elle n'a pourtant jamais cessé, même si parfois son plus jeune fils doit l'accompagner sur les chantiers.

Peut-être qu'un jour son expérience servira de modèle de réussite à celles qui veulent savoir comment concilier famille et profession.



Alors que de 1960 à 1976, les femmes qui obtenaient leur diplôme en architecture pouvaient se compter sur les doigts d'une main, elles sont en progression constante dès les années 80. Les femmes représentaient moins d'un dixième des diplômé-e-s en moyenne jusqu'en 1976; elles oscillent depuis entre 25% et 30%.

Ces dix dernières années, leur taux d'échec est très faible par rapport à celui de leurs collègues masculins. Il ne semble donc pas y avoir de discrimination au niveau de l'enseignement dispensé.